Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

118-119 | 2009

Claude Meillassoux

Genèse de la notion de culture : une perspective globale

Régis Meyran

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/4188>

DOI : 10.4000/jda.4188

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 193-214

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Régis Meyran, « Genèse de la notion de culture : une perspective globale », *Journal des anthropologues* [En ligne], 118-119 | 2009, mis en ligne le 10 juillet 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/4188> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.4188>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Journal des anthropologues

Genèse de la notion de culture : une perspective globale

Régis Meyran

- ¹ Nous proposons dans ce travail quelques pistes pour une genèse de la notion de culture, notion qui se présente aujourd'hui en France comme une évidence alors qu'elle résulte d'une série de transformations qu'il convient de replacer dans leur contexte historique et national. Cette perspective s'inspire pour partie de celle prônée par les tenants de la *World History* dans le monde anglo-saxon. On se limitera cependant à l'Europe et à l'Amérique du Nord, une perspective plus globale encore pourrait être établie dans un travail ultérieur. Du point de vue de la méthode, il est suggéré ici de sortir du cadre strictement français pour comprendre l'évolution du concept. Pour un auteur comme C. A. Bayly (2007 : 17), toute histoire nationale relève en effet d'une histoire mondialisée, et ce au moins depuis la fin du XVIII^e siècle. Les avancées de la discipline anthropologique doivent être elles aussi replacées dans ce contexte d'interdépendance globale. Le fil conducteur consistera à retracer la naissance du concept en Allemagne et ses acculturations aux États-Unis et en France, entre le XIX^e et le XX^e siècle. Mais commençons par le début, fût-il arbitraire (un concept ne naissant jamais vraiment *ex nihilo*), en évoquant la naissance des « sciences de la culture » en Allemagne, autour d'un concept : le *Volksgeist*.

L'Allemagne : de la notion de *Volksgeist* à la « nazification » de la *Kultur*

- ² La notion allemande de *Kultur* est dès le XVIII^e siècle associée à celle de *Bildung* (Centlivres, 2007 : 46) : soit l'idée « d'aboutissement intellectuel et spirituel, de perfectionnement de soi-même ». Mais le mot est à prendre aussi dans un sens collectif, notamment chez Herder, où *Kultur* désigne « un héritage des générations passées, centré sur la langue, transmis socialement, émanation collective de l'esprit de la nation » (*ibid.*) La *Kultur* allemande est donc connotée à la fois individuellement, collectivement et nationalement, ce qui l'oppose à la *Zivilisation*, caractérisant « quelque chose de moins

familier, de plus exogène » (*ibid.*) Cette opposition fondamentale fut relevée en son temps par Norbert Elias dans sa *Civilisation des mœurs* (1991 [1939]).

- 3 C'est à une guerre de mots que se livrent, tout au long du XIX^e siècle et dans les premières décennies du XX^e siècle, la France et l'Allemagne : la *Kultur* des Allemands contre la civilisation des Français (à noter que le terme allemand de *Zivilisation* ne recoupe pas plus le terme français de civilisation que celui de *Kultur* ne recoupe le mot français de culture). La raison de cette opposition ? C'est que chacune des deux nations « dénie à l'autre, par concepts interposés, la vocation à l'Universel » (Centlivres, *op. cit.* : 48). Il y a, à travers l'affrontement de ces deux mots, un enjeu d'ordre politique : à savoir la lutte pour la domination culturelle entre deux grandes puissances mondiales. C'est dans ce contexte, et avec ce sens particulier du mot *Kultur*, que naissent en Allemagne les « sciences de la culture », à partir d'un tronc commun : la psychologie des peuples (*Völkerpsychologie*).
- 4 Cette discipline a été inventée par Heymann Steinthal (1823-1899) et un de ses collègues, Moritz Lazarus. La revue qu'ils animèrent à Berlin entre 1859 et 1890, la *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* (ZVF), fut une sorte de creuset intellectuel où discutèrent les sciences de la culture en gestation : linguistique comparée, folklorisme (*Volkskunde*), ethnologie (*Völkerkunde*), histoire culturelle (*Kulturgeschichte*), histoire des sciences, histoire du droit. À travers cette œuvre collective, Steinthal et Lazarus comptaient synthétiser les connaissances de l'époque pour créer leur propre science, qui aurait englobé toutes les autres. Leurs intentions étaient humanistes et leur nationalisme allemand, centré sur la notion de « communauté spirituelle » (*Volksgeist*), excluait toute forme de racisme biologisant (Trautmann-Waller, 2006). D'ailleurs, les deux savants comme la majorité des membres des réseaux qu'ils fréquentaient¹, refusaient de faire l'association entre race et langue, comme ils niaient l'existence d'une prétendue race juive. Se dessine ici le portrait d'un milieu « antiraciste » allemand (bien que ce terme soit peut-être anachronique), qui n'excluait pas l'adhésion à une certaine forme de nationalisme, l'époque étant au pangermanisme.
- 5 Revenons à la notion de *Kultur*. Chez Steinthal, qui s'inscrit dans la tradition intellectuelle de Wilhelm von Humboldt et de ses élèves (Frantz Bopp, les frères Grimm), le concept central qui tente de saisir scientifiquement la quintessence de la *Kultur*, pourrait-on dire, est celui de *Volksgeist*, qu'on trouve détaillé dès son ouvrage *Grammatik, Logik und Psychologie* (1855). Évidemment, le terme est difficile à traduire. Céline Trautmann-Waller (*op. cit.* : 120 sq.) nous donne cependant quelques pistes : Steinthal voulait établir les formes et les manifestations de la « communauté spirituelle », caractéristique pour chaque peuple, et déterminante pour l'individu. Le *Volksgeist* pouvait se construire par l'induction, grâce à l'observation, chez les individus d'un même peuple, de tendances (*Neigungen*), de directions (*Richtungen*), de dispositions (*Anlagen*) et de propriétés (*Eigenschaften*) mentales. Le meilleur moyen d'accéder à ces états mentaux consistait selon lui à décortiquer ce qu'il nommait les « produits » du *Volksgeist* : coutumes, usages, institutions, chants, mythes. Toutefois, en tant que philologue de formation, c'est surtout l'étude de la langue qu'il préconisait. On est bien là dans les prémices d'une science de la culture.
- 6 Cela dit, et même s'il était « universaliste » et « humaniste », il semble que Steinthal ne dissociât pas pour autant très nettement entre morphologie raciale, psychologie et culture d'un peuple, affirmant par exemple que « colère et autres affects s'expriment différemment selon les visages » (*ibid.* : 118) et, selon une pensée empreinte de lamarckisme, que les organes de la parole ne se forment pas partout de la même façon,

car la langue parlée influe sur leur développement (*ibid.*) On se bornera à noter donc qu'à l'époque de Steinthal, l'opposition race/culture n'a pas très grand sens. Ainsi, le jeune Max Weber mélange-t-il encore race et culture en 1895, alors qu'en 1810 il défend l'autonomie de la culture et refuse toute idée de pureté raciale, en s'opposant publiquement à Alfred Ploetz (Winter, 2004). Dès lors, comment comprendre aujourd'hui le concept de *Volksgeist* ? Steinthal avait formulé une « théorie des mentalités collectives », mais aussi une méthodologie ethno-linguistique et d'analyse mythologique. Il avançait l'idée de l'existence, pour chaque peuple, d'une sorte d'archétype légendaire qui remonterait périodiquement à la conscience collective, avec des périodes de disparition et de réémergence (Rupp-Eisenreich, 1990 : 382).

- 7 Les intuitions du savant berlinois étaient riches, mais toutefois chaque langue était pour lui une « formation spirituelle individuelle » qui relevait de l'esprit d'un peuple, au même titre que la forme des visages voire que la race : on voit le risque possible d'en déduire une construction totalisante et fermée de la culture. C'est bien sur ces ambiguïtés que va se développer le racisme allemand « scientifique », après la montée en puissance du mouvement *Völkisch*... On retrouvera cette importance des mythes, des archétypes et de l'inconscient collectif chez Carl Gustav Jung (Noll, 1999) qui fut, dans les années 1890 imprégné de foi religieuse (*via* le piétisme), de mysticisme germaniste et *Völkisch*, et de spiritisme (le mesmérisme, en particulier, était encore très en vogue dans le milieu des médecins allemands du temps de la jeunesse de Jung).
- 8 Rappelons que le mouvement *Völkisch* (ou *Volkstumbewegung*) a pris forme tout au long du XIX^e siècle, puisant à la fois dans la tradition philosophique de Johann Gottfried Herder et dans le mouvement du *Turnvater Jahn*, qui créa des sociétés de gymnastique pour régénérer les corps et les esprits allemands. Après l'unification de l'Allemagne en 1871, une multitude de loges et de clubs *Völkisch* fleurirent dans le pays : on y prêchait la régénérescence du peuple allemand par l'ascèse et la gymnastique et par le retour au culte des anciens dieux aryens (Noll, *op. cit.* : 126 sq. ; Faye, 1972). Bien sûr, la recherche obsessionnelle de la pureté et de la communauté d'esprit du peuple allemand est indissociable de l'éclatement de l'Empire en une confédération faite d'une multitude d'États, traumatisme national qui ne s'effacera pas même après 1871. Ainsi ne peut-on comprendre l'idée d'une culture collective inconsciente, d'un esprit du peuple existant en dehors de lui et se manifestant dans la langue et les mythes, sans prendre en compte ce contexte de l'Allemagne dans la seconde moitié du XIX^e siècle.
- 9 Par ailleurs, il faudrait voir plus précisément dans quelle mesure le courant diffusionniste allemand, avec sa notion centrale de *Kulturkreise* (cercle culturel) tenta de s'éloigner de la notion de *Volksgeist* puisque, moins centré sur le symbolique, il cherche à s'ancrer dans le réel, par l'étude de la répartition géographique des traces matérielles d'une culture. Il serait notamment intéressant de reprendre les travaux du Père Wilhelm Schmidt, le leader de l'école de Vienne dite « cyclo-culturelle ». On sait que Schmidt avait intégré la *Méthode de l'ethnologie* (1911) du muséographe Fritz Graebner qui, lui-même, généralisait l'idée de Leo Frobenius de construire des cercles culturels selon la distribution géographique des éléments culturels (Rupp-Eisenreich, 1996). Toutefois, avec l'avènement du nazisme, c'est le *Volksgeist* plutôt que le *Kulturkreise* qui sera mobilisé (Schmidt, bien qu'antisémite, restera à l'écart de l'anthropologie officielle nazie).
- 10 Concernant la postérité de la notion de *Kultur* en Allemagne, son aspect nationaliste et son rapport avec la mentalité collective (*via* le *Volksgeist*) peuvent-ils expliquer la captation des sciences de la culture par l'Allemagne nazie ? En d'autres termes : comment

— ou plutôt sous quelles influences académiques, traditions intellectuelles, car on ne peut expliquer le nazisme comme un produit automatique de certains courants intellectuels — le racisme à prétention scientifique est-il apparu en Allemagne, jusqu'à connaître son apogée sous le III^e Reich ? Pour dire les choses rapidement, on sait que deux courants apparaissent en Allemagne à la fin du XIX^e siècle : le racisme de type « germaniste » ou « nordiste » (dans les deux cas, antisémite) en anthropologie, dont l'un des premiers théoriciens fut Ludwig Woltmann (Schütz, 2000) ; l'eugénisme allemand ou « hygiène raciale », dont l'initiateur fut Alfred Ploetz (Weindling, 1998). La synthèse de ces deux courants se fit dans les années 1910, notamment chez Eugen Fischer et Hans Günther, ce dernier étant appelé à devenir l'anthropologue officiel du régime nazi, et se fixa pour mission de « régénérer », c'est-à-dire de retrouver, par le biais de la sélection raciale, la supposée pureté ancienne de la race aryenne (Conte & Essner, 1995 : 65-116).

- 11 Les sciences de la culture furent elles aussi « nazifiées », aussi bien l'ethnologie des peuples lointains (*Völkerkunde*) avec Richard Thurnwald, que le folklore (*Volkskunde*) avec Johann Matthes Ziegler, un SS proche d'Alfred Rosenberg (Lixfeld, 1994). Ziegler cherchait à faire revivre les « lois » de la vie nordique à travers des poèmes et des chansons et créa des festivals, organisa des expositions et des congrès ainsi que des cérémonies « rituelles » (parfois inventées de toutes pièces) pour faire « revivre » les anciennes traditions germaniques. S'inspirant de l'anticatholicisme d'Alfred Rosenberg, et de la théorie nordiste de Hans F. Günther, il comptait instaurer une religion païenne et nordique, une « piété germanique » qui aurait supprimé le catholicisme et aurait été vouée à la gloire du national-socialisme. Désormais, les vieilles notions de *Volkstum*, *Volksgeist* et *Weltanschauung* sont réhabilitées dans un sens raciste.
- 12 Comment les sciences allemandes de la société en sont-elles arrivées là ? S'agit-il d'une adhésion de tous à ces théories ou une minorité s'est-elle imposée avec l'accession de Hitler à la chancellerie ? Question âprement débattue s'il en est. Un Benoît Massin, se focalisant sur le corps des médecins, les présente à la fois comme les vrais inventeurs de l'hygiène raciale et comme acquis dans leur très grande majorité aux idées de Hitler, même avant son accès au pouvoir (Massin, 1998). La question est plus complexe dans le domaine des sciences de la culture. Pour l'anthropologue Hermann Bausinger, « s'il est une science où le national-socialisme ne s'est pas introduit par effraction mais où il en a été une conséquence interne, c'est bien la *Volkskunde* » (1993 : 64). Selon cet auteur en effet, les savants demeuraient sous le charme, depuis le XIX^e siècle, d'un engouement mythologisant pour l'antiquité et fascinés par une conception organique de la société, logique qu'on retrouve à l'œuvre dans la *Volkskunde* nazie.
- 13 Avançons que la coexistence et la rencontre de deux traditions de pensée favoriseront la « nazification » des sciences de la culture : tout d'abord, l'importance du mouvement *Völkisch*, et notamment de sa branche la plus ésotérique, où s'inventa une « mystique païenne », qu'on retrouvera dans le folklorisme nazi ; ensuite, les ambivalences et ambiguïtés dans la pensée « humaniste » de la psychologie des peuples.

L'acculturation américaine du *Volksgeist*

- 14 Examinons maintenant la trajectoire de la notion de *Volksgeist* aux États-Unis. Selon Egon Renner (2004), une grande partie de l'anthropologie américaine serait à rattacher au projet steinthalien, via Franz Boas, ancien élève de Steinthal et inspirateur aux États-Unis du courant « culture et personnalité », comme des travaux d'Edward Sapir. Pour Franz

Boas, l'ethnologie devait s'intéresser aux manifestations de la vie mentale (*manifestations of mental life*, cf. Berman, 1996). Les phénomènes mentaux (comme l'art, les récits, la lois, les coutumes) étaient pour lui l'équivalent de ce que nous nommons la culture ; ils étaient organisés par un système inconscient de classification propre à chaque société. Par ailleurs, selon Boas, la classification culturelle chez un individu passait à la fois par les « idées » (*ideas* : l'aspect cognitif, les catégories cognitives et sémantiques elles-mêmes) et les intérêts (*interests* : l'aspect « affect »). L'intérêt, c'est non seulement le sentiment lié à une certaine « idée » (par exemple, la honte liée au sentiment d'avoir été « immodeste »), mais encore le degré d'attention porté à telle ou telle catégorie d'objets cognitifs (par exemple, l'importance de la notion de privilège chez les Kwakiutl). Or, pour Boas les « intérêts » priment sur les « idées ». Par exemple, le fait que les Eskimos chassent le phoque explique qu'ils utilisent différents mots pour désigner un phoque selon l'âge, le genre ou la circonstance. Enfin, pour avoir accès aux phénomènes mentaux, Boas préconisait de recueillir l'information chez l'indigène parlant par lui-même et s'adressant à ses pairs (*the native speaking for himself*). Ce serait là la pure « manifestation de la vie mentale » qu'il conviendrait d'enregistrer.

- 15 Or, la notion de culture chez Boas vient en partie de la tradition allemande. Boas, qui prit Bastian et Virchow comme modèle (et fut l'élève de Steinthal, et derrière se profilent la notion de *Weltanschauung* ou « vision du monde » de Wilhelm von Humboldt), fit cependant dériver le concept de culture depuis son sens « humaniste » jusque vers une notion plus « relativiste » (Bunzl, 1996 : 67). En résumé, la culture est chez Boas un processus historique transmis de manière inconsciente de génération en génération, qui oriente les idées et affects des individus. De ce point de vue, on voit qu'il est facile d'établir une proximité entre la culture chez Boas et le *Volksgeist* chez Steinthal. Notons toutefois que Boas intègre les théories diffusionnistes allemandes, ce qui va contribuer à transformer le *Volksgeist* en culture.
- 16 Un tel concept va se révéler aux États-Unis extrêmement contagieux (au sens où l'entend Dan Sperber, 1996). Voyons ce qu'on en retrouve chez un de ses élèves, Alfred Kroeber. Selon Thomas Buckley (1996), la façon dont Kroeber voyait Ishi, le « dernier Indien Yahi », est représentative de sa vision de la culture : Kroeber aurait vu la culture comme « *an integrated fabric "illustrated" by individuals like Ishi, but existing outside of them, "in static balance"* » (*ibid.* : 259). Cette conception est explicitée par Kroeber lui-même quand il écrit (1915) : « Civilization, though carried by men and existing through them, is an entity in itself, and another order of life » (cité in Buckley, 1996 : 260).
- 17 Quel est le rapport entre la notion de *Volksgeist* et les théories de Boas ou Kroeber ? Les deux auteurs développèrent un équivalent de la notion de *Volksgeist* : il s'agissait du « génie d'une civilisation » pour Boas (*genius of a civilization*) et de la « nature psychique » d'un peuple pour Kroeber (*psychic nature*). Dans les deux cas, la spécificité de chaque culture était perçue comme résultant de l'histoire d'un peuple, et non pas de leurs caractéristiques génétiques. Boas poussa plus loin que Steinthal cette idée en prônant la séparation stricte entre race et culture — après 1911, date de sa fameuse étude sur les migrants, dans laquelle il montrait qu'au fil des générations leur indice céphalique changeait jusqu'à rejoindre la moyenne américaine (cf. Boas, 1937). Kroeber, quant à lui, se distingua de Boas en privilégiant la communauté, selon une perspective disons « holiste » : la culture existait selon lui à l'extérieur des gens, constituant une entité en elle-même, de façon « super-organique » (*sic*), représentant « un autre ordre de vie » (*another order of life*) par rapport à l'individu (qui n'en est qu'une faible « illustration »).

Tout cela était une persistance de l'idéalisme allemand. On trouve enfin chez Kroeber une conception de l'évolution linéaire par accumulation de traits culturels, selon les lois du diffusionnisme. Les cultures se transformeraient à cause d'un processus historique de diffusion, et non d'un déterminisme environnemental. Ce faisant, Kroeber déterminait des « attitudes » et des « tendances » propres à chaque culture (on est encore une fois très proche des idées de *Neigungen* et de *Richtungen* chez Steinthal), ce qui lui permettait d'établir une échelle des positions relatives de chacune d'entre elles.

- 18 En guise d'explication, Thomas Buckley (*op. cit.* : 267) avance que comme Boas, Kroeber a grandi dans l'environnement intellectuel de la communauté allemande-américaine où on ne croyait pas à la religion... Sa seule religion aurait été l'anthropologie, et son objet de dévotion la « culture », selon le mot de Theodora Kroeber ! C'est là un cadre explicatif très général : un cadre plus restreint doit prendre en compte la formation intellectuelle de Boas à Berlin, intégrant psychologie des peuples et diffusionnisme.
- 19 On voit par ailleurs l'intérêt qu'il y aurait à comparer l'hypothèse dite de Sapir-Whorf d'un découpage linguistique de la réalité avec l'idée centrale chez Steinthal, qu'en apprenant une langue, « on s'approprie la vision du monde qu'elle renferme » (Renner, 2004 : 216). Benjamin Whorf proposait toutefois une compréhension de la réalité selon deux niveaux distincts : la perception des « formes » de la réalité était pour lui commune à tous les humains, alors que la langue influait sur un second niveau, la mise en mots de l'expérience (Chabrolle-Cerretini 2007 : 130).
- 20 Pour finir sur l'acculturation américaine du concept de *Volksgeist*, on avancera que cette notion trouve des échos dans le courant dit « culture et personnalité ». Chez Margaret Mead notamment, la « personnalité de base » pourrait être rapprochée de la façon dont Kroeber voit dans l'individu une « illustration » de la culture. Dans les deux cas, la culture est un objet monolithique et idéal, extérieur aux individus ; c'est là une « survivance » de la notion steinthalienne de *Volksgeist*. Il resterait à se demander comment le contexte (les États-Unis de l'entre-deux-guerres) a contribué à l'acculturation du concept de culture. L'individualisme américain qui transparaît dans les mythes nationaux comme celui de la frontière à l'Ouest, du *melting-pot* ou même de la libre entreprise, a-t-il favorisé l'individuation du concept de culture à travers des notions comme celle de « personnalité de base », mais aussi sa séparation d'avec l'idée de race ? On peut enfin se demander ce qu'il reste aujourd'hui dans la tradition intellectuelle américaine du *Volksgeist* allemand. Est-il excessif d'estimer que les versions américaines de la notion de culture chez Boas ou Kroeber, inspirées des théories du *Volksgeist*, trouvent quelque écho au sein des *Cultural Studies* ?

En France : civilisation, mentalité, culture

- 21 Venons-en maintenant à l'anthropologie française où l'influence de Steinthal et de la psychologie des peuples a été jugée peu importante par Céline Trautmann-Waller (*op. cit.* : 88 sq.), si ce n'est à travers une certaine proximité intellectuelle entre le savant berlinois et Ernest Renan. Il convient pourtant de mentionner son impact sur une entreprise intellectuelle fort méconnue : la *Revue de psychologie des peuples*, publiée à partir de 1946 par l'Institut havanaise de sociologie économique et de psychologie des peuples, lui-même fondé en 1937. Cette revue, qui eut comme président d'honneur André Siegfried, tentait de développer une science proche de celle de Steinthal, en privilégiant l'étude des mœurs et de la langue pour comprendre la « psychologie » propre à chaque peuple. Quels

rapports peut-on trouver entre cette entreprise et son homologue allemand ? La recherche reste à faire. Il semble en tout cas que l'institut du Havre s'orientait, si l'on en croit les écrits du secrétaire général de la revue, Abel Miroglio, vers une forme de racisme biologique qui le distinguait du projet de Steintal².

- 22 Un autre chercheur du même institut, Frédéric Lechanteur, mobilisa l'étude linguistique – en cherchant les « lignes de rupture phonétique et lexicologique », en complétant « l'enquête philologique » par l'étude des toponymes des villages et, plus généralement, par l'enquête ethnographique – afin d'établir une frontière entre deux types de population dans le département de la Manche : au nord, un peuple fier, conquérant, frustré et brave : les descendants blonds et dolichocéphales des Vikings ; au sud, une race sédentaire, laborieuse, médiocre et « qui a besoin de chefs » : des Alpains brachycéphales (Lechanteur, 1951). La méthode rappelle Steintal, mais les conclusions sont bien peu « humanistes ». Quoi qu'il en soit, la psychologie des peuples a donc eu son heure de gloire en France, même si elle est restée relativement circonscrite et ne s'est pas vraiment propagée dans les sciences sociales françaises. Peut-on avancer comme élément d'explication le mythe d'une France unifiée depuis la Révolution française, tant du point de vue de l'intérieur (avec l'éradication des patois après le questionnaire de l'abbé Grégoire) que dans ses colonies (le mythe de la « plus grande France ») ? On suggèrera que, dans un tel contexte, une psychologie des peuples fondée sur l'étude de la langue pouvait moins « prendre » qu'en Allemagne ou aux États-Unis – tout au moins jusqu'à la fin de la période coloniale.
- 23 En effet, la notion de culture telle qu'elle s'est développée dans l'anthropologie française a pris un tout autre sens... Notons que le terme n'est apparu dans l'anthropologie hexagonale que tardivement, après la Seconde Guerre mondiale. Durant l'entre-deux-guerres, le terme de culture n'apparaît jamais dans aucune des trois sous-disciplines qui constituaient alors l'anthropologie : ni chez la première génération d'ethnologues de terrain formée par Marcel Mauss, ni chez les folkloristes, ni chez les anthropologues physiques. Le concept qui prévaut largement est celui de civilisation : Marcel Mauss, comme Émile Durkheim, parle de civilisations primitives, André Varagnac tente de moderniser le folklorisme en parlant de civilisation traditionnelle. Le seul ethnologue à avoir tenté d'introduire dans la discipline la notion de « culture » fut George Montandon.
- 24 Montandon, avant de devenir en 1938 le théoricien antisémite et le collaborateur avec l'occupant nazi que l'on sait, fut dans l'entre-deux-guerres l'introducteur en France du diffusionnisme : il s'inspirait en effet de l'école cyclo-culturelle de Vienne. Plus précisément, il avait établi une liste des foyers de civilisation à partir desquels objets et coutumes se seraient diffusés. Dans l'une de ses premières études, datant de sa période suisse, intitulée « La généalogie des instruments de musique et les cycles de civilisation » (1919 : 73-90), l'ethnologue trace une carte de dix grands cycles de civilisation, établie d'après la diffusion des instruments de musique. S'il précise que ces « courants de civilisation » ont souvent « marché de pair avec des migrations de peuples », s'il distingue des « cycles primitifs » qui ont rapidement cessé d'évoluer de cycles plus « civilisés » qui ont engendré la civilisation européenne, il sépare à cette époque nettement les notions de civilisation, de race et de langue, en notant que les aires de civilisation ne coïncident pas avec les aires linguistiques et ne sont pas caractérisées par une homogénéité raciale.
- 25 C'est dans son traité théorique sur l'ogénèse culturelle qu'il introduit le terme de culture : « Le terme de culture [...] sera réservé de préférence à un sens nouveau, [...] à savoir aux formes particulières, dans le temps et dans l'espace, de la civilisation » (1934 :

- 16). La notion contemporaine de culture (notamment définie en opposition à la race) se profile derrière cette définition : mais à l'époque, elle ne sera adoptée par personne. Peut-être parce qu'elle comprend quelque chose de la *Kultur* allemande, peut-être parce que Montandon va par la suite associer de plus en plus intimement les notions de race et de culture, *via* la notion d'ethnie... Qu'on en juge : en 1941, sa conception de la culture a changé, comme en témoigne un article de *L'Ethnie française*, intitulé « De la formation des races humaines » (1941). En effet, en introduisant la notion d'« ethnie », il définit des types humains, des « groupements naturels d'hommes », liés entre eux héréditairement par la race, la culture et l'« ethnie », ce qui lui permet de contourner l'argument admis chez les anthropologues de l'entre-deux-guerres comme quoi les juifs ne forment pas une « race », et de justifier « scientifiquement » son antisémitisme.
- 26 Dans un article d'« ethnoracologie judaïque » (1943), il écrit que les juifs ne sont pas seulement une race, ils sont surtout une « ethnie » (de même qu'il existe selon lui une ethnie « aryenne »), repérable avant tout par sa culture³. L'« ethnie » est selon lui « façonnée » par la langue, la religion, les coutumes et les mentalités, voire la race « somatique » (ne jouant qu'un « rôle contingent »). Toutefois, le « facteur le plus caractéristique » de l'ethnie juive serait sa « mentalité » (une supposée façon de penser, ancrée dans le biologique). Retenons que, chez Montandon, la culture, la race et la mentalité sont trois éléments qui définissent les groupes « naturels » humains. Le savant a donc en quelque sorte « naturalisé » sa notion de culture. Notons enfin que la notion de mentalité rappelle quelque peu le *Volksgeist* allemand (bien que les promoteurs du *Volksgeist* fussent antiracistes !).
- 27 Revenons dans les années 1930, où l'emporte le terme de « civilisation ». Voici la conception de Marcel Mauss, repérable par exemple dans le *Manuel d'ethnographie* (1989 [1967]), qui reproduit le sténotype du cours que prodigua le savant à l'Institut d'ethnologie entre 1926 et 1939. Chez Mauss, la notion de culture n'est pas exactement celle qui correspond à l'opposition nature/culture. En effet, il est influencé à la fois par l'anthropologie sociale anglaise (il cite E. B. Tylor dans le chapitre introductif, *ibid.* : 10), l'anthropologie culturaliste américaine initiée par Franz Boas (cité en référence, *ibid.*) et par le courant diffusionniste allemand (il cite au même endroit Fritz Graebner et George Montandon ; *ibid.*) Toutefois, le diffusionnisme allemand apparaît comme sa principale source d'inspiration, même s'il se trouve ici « acculturé » : car à la notion de *Kulturkreis* se substitue celle de civilisation... En effet, à côté des faits sociaux qui sont l'objet même de l'ethnologie selon lui, Mauss repère un ensemble plus vaste d'éléments qui se sont diffusés sur une aire géographique donnée. Ainsi note-t-il que l'existence de la flûte de pan sur « tout le pourtour du Pacifique » est un « critère culturel » qui, croisé avec les données archéologiques, permet d'affirmer l'existence d'une « civilisation commune » (*ibid.* : 8-9).
- 28 Concernant la préférence des ethnologues de l'entre-deux-guerres, Pierre Centlivres (*op. cit.* : 50-53) remarque que Mauss désapprouve clairement l'usage du mot de « culture » qu'il trouve superfétatoire, et ne voit pas l'intérêt de l'opposition nature/culture, car la culture de l'homme est pour lui sa nature même ! De façon plus générale, la préférence française pour la notion de civilisation est dans l'air du temps : cela est visible avec la traduction de *Primitive culture* de Tylor en *La civilisation primitive*, celle de *Kulturgeschichte Afrikaas* de Leo Frobenius en *Histoire de la civilisation africaine* (*ibid.* : 44) ou, pourrait-on ajouter celle de *Das Unbehagen in der Kultur* de Sigmund Freud en *Malaise dans la civilisation* (trad. 1943 ; à la suite d'une seconde traduction, plus tardive, le titre est devenu « Malaise

dans la culture », ce qui illustre la montée en puissance de la notion de culture dans l'anthropologie française et même dans les sciences humaines, au moment de l'apogée de l'influence lévi-straussienne).

- 29 Mais après-guerre, la notion de culture s'installe. D'abord avec Claude Lévi-Strauss qui, après son séjour à New-York pendant la guerre, ramène dans ses bagages le concept américain de *culture*, et l'impose dans son œuvre, en lui donnant une connotation structuraliste. Chez Lévi-Strauss en effet, la culture est distinguée de la nature (*Les structures élémentaires de la parenté*, 1949) puis de la race (*Race et histoire*, 1952).
- 30 Reprenant la distinction nature/culture établie avant lui par les ethnologues de l'école de Eliott Smith et de Perry, Lévi-Strauss annonce que le fait social universel qu'est la prohibition de l'inceste marque le « passage » de la nature à la culture. Les commentateurs ont insisté sur l'aspect largement fictionnel de ce passage, sorte de commodité épistémologique (Descola, 2004). Plus tard, au cours de l'entreprise structuraliste, la culture sera définie comme un système de signes proche du langage, déterminé en partie par les habitudes, en partie par les contraintes écologiques. Lévi-Strauss intégrera dans cette théorie les emprunts culturels, mais on a pu lui reprocher toutefois de bâtir un système qui articulerait symboles, mythes et organisation sociale de manière statique. Mais par rapport à la tradition américaine, la culture n'est pas chez lui « extérieure » aux hommes, puisque ancrée dans leur esprit (grâce aux structures inconscientes). Notons donc, avec Pierre Centlivres (*op. cit.*) que Lévi-Strauss critique implicitement les présupposés du culturalisme américain, notamment sa tendance à réifier la culture, à en faire un tout abstrait indépendant des individus qui n'en sont qu'une illustration. En outre, il « échappe à la contradiction cultures/culture, aux apories des aires culturelles » (*ibid.* : 57). En effet, la culture résulte pour lui d'un découpage arbitraire de la réalité opéré par l'observateur, que l'on peut faire varier de taille (d'une culture locale à une culture globale). À quoi s'ajoute son relativisme culturel : toute culture vaut les autres, on ne peut pas les hiérarchiser, ce en quoi il vient porter un coup fatal aux vieilles notions de *Kultur* allemande et de civilisation française. Est-ce l'ère des décolonisations, et la prise en compte à un niveau mondial de l'existence d'un « tiers-monde » qui explique que les anthropologues puissent être amenés à penser la culture désormais en des termes plus relativistes, comme le fait Claude Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques* (1955) ?
- 31 Parallèlement, à partir des années 1950, Georges Balandier propose dans ses travaux de donner un sens plus dynamique à la notion de culture, ce qui l'oppose à Lévi-Strauss. Balandier prend en effet en charge les bouleversements politiques et les événements historiques, tels que la décolonisation et les phénomènes urbains en Afrique. La « société » n'est pour lui pas un tout donné, elle est inachevée et résulte d'un jeu constant entre l'ordre et le désordre (2003 : 94). La voie est ouverte vers une anthropologie du contemporain, mais on peut se demander si ce courant ne remet pas plus en cause la notion de tradition que celle de culture.

En guise de conclusion

- 32 Que faut-il retenir de cette genèse de la notion de culture ? Elle s'est propagée de manière mondiale en empruntant des réseaux tissés par les anthropologues (via les colloques internationaux, la diffusion des sources écrites, la renommée internationale et la migration des cerveaux). Mais pour autant, cette notion ne s'est pas tout de suite nivelée,

semble-t-il, tellement les acculturations nationales furent importantes, dues à des phénomènes d'hybridation avec les traditions intellectuelles locales, n'étant elles-mêmes pas sans rapport avec les mythes constitutifs de chaque nation. Malgré tout, la notion de culture a peut-être aujourd'hui une tendance plus accrue à s'uniformiser, tout en restant encore impensée. Les critiques de James Clifford (1996)⁴ eurent l'avantage de proposer une nouvelle définition de la culture, tout comme la théorie cognitive de la culture de Dan Sperber (1996)⁵. Mais la « contagion » de ces idées dans les travaux d'anthropologie reste en France encore limitée.

BIBLIOGRAPHIE

Balandier G., 2003. *Civilisés, dit-on*. Paris, PUF.

Bausinger H., 1993. *Volkskunde ou l'ethnologie allemande. De la recherche sur l'antiquité à l'analyse culturelle*. Paris, MSH [éd. originale allemande : 1971].

Bayly C. A., 2007. *La naissance du monde moderne (1780-1914)*. Paris, Les Éditions de l'Atelier/Le Monde diplomatique [éd. originale anglaise : 2004].

Berman J., 1996. « "The Culture as it Appears to the Indian Himself" : Boas, George Hunt and the Methods of Ethnography », in Stocking G. W. (ed), *Volksgeist as Method and Ethic : Essays on Boasian Ethnography and the German Anthropological Tradition*. Madison, The University of Wisconsin Press : 215-256.

Boas F., 1937. « Hérédité et milieu », *Races et racisme*, 5 : 18-21.

Buckley T., 1996. « "The Little History of Pitiful Events". The Epistemological and Moral Contexts of Kroeber's Californian Ethnology », in Stocking G. W. (ed), *Volksgeist as Method and Ethic : Essays on Boasian Ethnography and the German Anthropological Tradition*. Madison, The University of Wisconsin Press : 257-297.

Bunzl M., 1996. « Franz Boas and the Humboldtian Tradition », in Stocking G.W. (ed), *Volksgeist as Method and Ethic : Essays on Boasian Ethnography and the German Anthropological Tradition*. Madison, The University of Wisconsin Press : 17-78.

Centlivres P., 2007. « La notion de culture dans l'anthropologie française : avatars et banalisation », in Benkirane R. & Deuber Ziegler E. (dir.), *Culture et cultures, Musée d'ethnographie de Genève* : 43-61.

Chabrolle-Cerretini A. M., 2007. *La vision du monde de Wilhelm von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique*. Paris, ENS éditions.

Clifford J., 1996. *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XXe siècle*, Paris. ENSBA [éd. originale américaine : 1988].

Conte E., Cornelia E., 1995. *La Quête de la race. Une anthropologie du nazisme*. Paris, Hachette.

Descola Ph., 2004. « Les deux natures de Lévi-Strauss », in Izard M. (ed), *L'Herne. Lévi-Strauss*. Paris, Editions de L'Herne : 296-305.

Elias N., 1991. *La civilisation des mœurs*. Paris, Calmann-Lévy [éd. originale allemande : 1939].

- Faye J.-P., 1972. *Langages totalitaires. Critique de la raison narrative, Critique de l'économie*. Paris, Hermann.
- Lechanteur F., 1951. « Les deux populations du département de la Manche », *Revue de psychologie des peuples*, 1 : 19-42.
- Lévi-Strauss Cl., 1967 [1949]. *Les structures élémentaires de la parenté*. Paris, Mouton.
- Lixfeld H., 1994. *Folklore and Fascism. The Reich Institute for German Volkskunde*. Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press.
- Massin B., 1998. « Préface aux deux volumes », in Weindling P., *L'hygiène de la race, t. 1 : hygiène raciale et eugénisme médical en Allemagne, 1870-1933*. Paris, La Découverte : 5-66.
- Mauss M., 1989 [1967]. *Manuel d'ethnographie*. Avertissement et préface de Denise Paulme. Paris, Payot.
- Miroglia A., 1946. « Psychologie des peuples et morale », *Revue de psychologie des peuples*, 2 : 81-103.
- Montandon G., 1919. « La généalogie des instruments de musique et les cycles de civilisation », *Archives suisses d'anthropologie générale*, t. III : 1-120.
- Montandon G., 1934. *Traité d'ethnologie cyclo-culturelle et d'ergologie systématique*. Paris, Payot.
- Montandon G., 1941. « De la formation des races humaines », *L'ethnie française*, 4 (juil.) : 1-5.
- Montandon G., 1943. « Ethnoraciologie judaïque : sociologie de l'ethnie juive », *L'ethnie française*, 8 (mai) : 5-9.
- Noll R., 1999. *Jung, « le Christ aryen ». Les secrets d'une vie*. Paris, Plon [éd. originale américaine : 1997].
- Renner E., 2004. « Franz Boas, l'anthropologie allemande et son transfert aux États-Unis », in Trautmann-Waller C. (ed), *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*. Paris, CNRS : 211-224.
- Rupp-Eisenreich B., 1990. « La leçon des mots et des choses. Philologie, linguistique et ethnologie (de August Boeckh à Heymann Steinthal) », in Espagne M. & Werner M. (dir.), *Philologiques I. Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIXe siècle*. Paris, MSH : 365-391.
- Rupp-Eisenreich B., 1996. « Diffusionnisme », in Tort P. (dir.), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution (t.1)*. Paris, PUF : 1205-1215 (t.1).
- Schütz M., 2000. « Socialisme "darwinien" et anthropologie raciale chez Ludwig Woltmann », *Mil neuf cent, Revue d'histoire intellectuelle*, 18 : 109-136 (Eugénisme et socialisme).
- Sperber D., 1996. *La Contagion des idées. Théorie naturaliste de la culture*. Paris, Odile Jacob.
- Trautmann-Waller C., 2006. *Aux origines d'une science allemande de la culture. Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal*. Paris, CNRS.
- Weindling P., 1998. *L'Hygiène de la race, t. 1 : Hygiène raciale et eugénisme médical en Allemagne, 1870-1933*. Paris, La Découverte [éd. originale anglaise : 1989], préface de Benoît Massin.
- Winter E., 2004. *Max Weber et les relations ethniques : du refus du biologisme racial à l'État multinational*. Montréal, Presses de l'Université Laval.

NOTES

1. Comme la Société médico-psychologique de Berlin (des psychiatres), la Société berlinoise d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire (des médecins, fondée par Rudolf Virchow, où se côtoyaient Franz Boas, Adolf Bastian et Felix von Luschan) ou encore le salon Kruger (organisé par le critique d'art Franz Kugler).
2. « Il nous paraît donc assuré que, pour les collectivités comme pour les individus, l'idéal de l'égalité ne repose sur aucun fait : il y a en outre les inégalités physiques et les inégalités intellectuelles, de graves inégalités morales qu'une psychologie des peuples consciencieuse peut faire ressortir » (Miroglio, 1946 : 91).
3. « L'ethnie juive, du point de vue culturel, est une communauté ethnique purement citadine. [...] La vie citadine a conféré aux juifs un caractère biologique propre. [...] En laissant de côté les caractères héréditaires purement raciaux qui les signalent à vue, on constate chez les juifs, par contraste avec la population indigène (c'est-à-dire nous autres Français) : un relâchement de la musculature, l'aplatissement de la cage thoracique, levoûtement du dos, l'aplatissement de la plante des pieds » (Montandon, 1943).
4. Pour Clifford, une culture n'est pas un tout homogène, elle résulte d'un « dialogue ouvert et créatif de subcultures, de locuteurs intérieurs et extérieurs, de diverses factions ».
5. La culture est définie par Sperber comme un ensemble de représentations mentales partagées par un même groupe, qui est venu progressivement, dans l'histoire humaine, « parasiter » des modules de pensée innés, lesquels répondaient initialement à des fonctions biologiques de base (par exemple, prendre la fuite devant un danger).

RÉSUMÉS

On propose ici de retracer la genèse de la notion de culture. Cette notion s'est propagée mondialement et s'est acculturée nationalement, par hybridation avec des traditions intellectuelles locales. Le concept trouve son origine dans la psychologie des peuples du Berlin des années 1850, puis se développe avec le diffusionnisme et sous une forme raciste dans la période nazie. Parallèlement, la notion évolue avec Franz Boas aux États-Unis. En France le mot peine à s'acclimater face au concept de civilisation. Ce n'est qu'après-guerre que s'impose le terme de culture, notamment dans le sillage de Claude Lévi-Strauss. Aujourd'hui, alors que de nouvelles définitions ont été proposées, la question se pose du sens à donner à ce terme.

The Genesis of the Notion of Culture: A Global Perspective

This article retraces the genesis of the notion of culture. This notion has spread worldwide and adapted itself nationally, cross-breeding with local scholarly traditions. The origin of the concept lies in the psychology of nations, invented in 1850s Berlin. It then developed with diffusionism and in a racist form during the Nazi period. Concurrently, the notion evolved in the USA with Franz Boas. In France, the word had difficulty in getting acclimatized, faced with the concept of civilization. The notion established itself only after Second World War, notably in the wake of Claude Lévi-Strauss's work. Today, as new definitions are proposed, the question arises as to which meaning should be given to the notion.

INDEX

Keywords : culture, France, Germany, globalisation, history of anthropology., United States

Mots-clés : Allemagne, culture, États-Unis, France, histoire de l'anthropologie., mondialisation

AUTEUR

RÉGIS MEYRAN

IRIS-EHESS meyrans@yahoo.fr